

Dominique BRAUN

LA MÉLANCOLIE D'OBÉLIX

**Et autres petites incursions dans
l'improbable**



DOM Éditions

Infographie : Bénédicte AMMAR
Illustrations : Michèle ROBEIN
Révision : « ORTHOGONE - Français professionnel »¹



¹ Voir « Quelques principes de révision » en fin de livre.

Ami(e) lecteur(trice),

Il faut savoir parfois vivre dangereusement (même si c'est avec modération), se plonger hardiment dans la nouveauté (même si c'est pour y retrouver des figures connues), rompre (temporairement !) avec quelques habitudes intellectuelles.

Aussi je vous propose, ami(e) lecteur(trice), de laisser votre souci de la vraisemblance regarder ailleurs, votre sens de l'exactitude et de la chronologie prendre quelques vacances, votre goût de la fantaisie se débrider. Et de vous risquer à découvrir dans ce petit livre quelques vieilles connaissances (Obélix, Néron, James Bond, Pascal... et bien d'autres) sous un jour inattendu.

-I-

Avec quelques héros de bandes dessinées

LA MÉLANCOLIE D'OBÉLIX

Le ciel, au-dessus du village gaulois, est d'un bleu léger et pur ; tout respire la gaieté. Pourtant Obélix reste assis, accablé, devant sa maison. Astérix s'approche et prend place auprès de lui. Après un long silence :

- Ça ne va pas, Obélix ?
- ...
- Tu as des problèmes ?
- ... (*Hochement de tête affirmatif*).
- Des problèmes de cœur ?
- ... (*Second hochement de tête affirmatif*).
- Tu es amoureux et sans espoir ? Cela arrive à tout âge !
- Simplement cardiaque en sursis... Je ne passerai pas l'hiver, qu'ils m'ont dit, si je ne change pas radicalement ma manière de vivre.
- C'est-à-dire ?
- Plus de menhirs, sauf de la taille d'un porte-clés ; plus de sangliers...
- Bah ! On peut laisser aux plus jeunes les joies de la chasse.
- Plus de sangliers À TABLE !
- C'est rude, par Bélénos !
- ... ni de saucisses arvernes, ni de sole à la crème, ni de chou farci. Sinon, c'est la névrisme, la poplexie et je ne sais quoi encore.
- Ils t'autorisent au moins les salades, mon pauvre Obélix ?

— Quand j'ai demandé si je pouvais me faire de temps en temps une salade de tomates, ils m'ont dit que là, je tombais dans la nachronisme. Y a plus de vie !

— Par Toutatis ! Qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer ! Tiens ! Notre vieil Abraracourcix qui perd un peu la boule de temps en temps, il paraît qu'il est victime d'un avécé.

— D'un Ave César ?

— Non : d'un avécé tout court.

— Ils sont fous, ces nouveaux druides ! Avec Panoramix, on avait moins de mots savants, mais des potions drôlement efficaces.

— Voilà où on en est, pauvres sexagénaires que nous sommes : toi cardiaque et moi avec un méchant rhumatisme dans les épaules... Du moins on a bien rigolé quand on était jeunes, hein ! Qu'est-ce qu'on leur a mis, aux Romains !

— Pour sûr ! Mais, comment te dire ? Ne le prends pas mal... Depuis la mort d'Idéfix, je me sens souvent bien seul. J'ai parcouru la Gaule et les trois quarts de l'empire romain et je n'ai pas rencontré l'âme sœur.

— Moi non plus, mon pauvre Obélix, moi non plus.

— Un jour, pourtant, j'ai bien cru... Tu te rappelles, quand nous faisions le tour de Gaule, la dame de Massilia qui nous avait préparé une bouillabaisse ?

— Ah oui ! La petite grosse...

— Elle était potelée, c'est tout.

— Si tu veux.

— Eh bien, quand elle a dit : « Enfin un Gaulois qui n'est pas un maigrichon », j'ai compris que je lui avais tapé dans l'œil. Et de mon côté je la trouvais vraiment à mon goût.

— Il fallait te déclarer !

— C'est ce que j'ai fait ! On a ébauché une idylle à la sauvette entre deux vignettes. Elle était veuve, et prête à laisser tomber ses rascasses pour venir ici, au village, vendre des soles. Mais on a rencontré un obstacle insurmontable : les sangliers. Elle ne pouvait les supporter, ni de près ni de loin, ni sur pattes ni rôtis.

— J'imagine la suite : elle t'a dit : « C'est eux ou moi » et tu as choisi. Il te reste tout de même un beau souvenir : tu as inspiré l'amour. Moi, quand je suis arrivé à Rome, je comptais sur mon look de *celtic lover* comme ils disent en Bretagne, et j'étais sûr qu'elles seraient toutes folles de mes moustaches blondes et de mes braies ajustées. Tu parles ! Elles m'ont regardé de haut et quand j'essayais de les draguer, elles m'envoyaient promener : « Tu prétends venir de Gaule ? À d'autres ! Un Gaulois qui ne dépasse pas les six pieds, ce n'est pas un Gaulois ! »

— Je suis sûr que c'est encore César qui leur a fourré ça dans le crâne.

— Tout de même, quand on a parcouru l'empire romain en y multipliant les exploits, rendu la fierté à notre peuple en ridiculisant ses vainqueurs, gagné la célébrité mondiale, c'est un peu triste d'avoir été si peu gâté en succès féminins et de se retrouver seul au foyer la retraite venue... Remarque, il y a encore plus seul que nous, à ce qu'on m'a dit : c'est un redresseur de torts qui vit là-bas, au-delà de la mer Océane.

— Il me semble avoir entendu parler de lui. Un certain Lukix Lucius, ou quelque chose comme cela, que n'a que son cheval pour compagnie. Un chic type : je l'aurais bien invité à partager un sanglier.

— Tu vois, Obélix, si c'était à refaire, avant de signer avec le patron, je prendrais mes précautions : je lirais soigneusement le scénario et j'exigerais qu'à chaque épisode une jolie fille me tombe dans les bras.

— Moi, je voudrais plutôt du solide, du fidèle : une compagne dans le genre Éponine...

— Allons boire une cervoise, si cela t'est encore permis.

L'ADIEU AU COLT

Cher Monsieur Goscinny,

Pardonnez-moi de vous le faire savoir d'une manière aussi brutale ; j'ai pris conscience qu'il était nécessaire de mettre fin à notre collaboration et décidé, en conséquence, de ne pas reconduire notre contrat pour de nouvelles aventures.

Je vous imagine désappointé, cherchant à deviner ce qui a provoqué cette décision irrévocable et supposant que je suis las des longues journées à cheval sous le rude soleil ou dans le vent glacial de nos plaines, autant que des nuits passées à la dure avec la selle pour oreiller. À vrai dire, avec l'aide d'un flacon de liniment et d'une bonne ceinture de flanelle, je parviens encore à m'accommoder de ces inconvénients de la vie de cowboy ; il en faut plus pour me la faire abandonner.

Il est vrai aussi que, regardant récemment mon image en pied dans un miroir (ce qui ne m'arrive pas tous les jours), il ne m'a pas échappé que mes épaules commençaient à se voûter, ma taille à s'épaissir et ma mèche, cette mèche longue et drue qui jaillit de sous mon chapeau, à grisonner. Constat plutôt désagréable, je le reconnais, mais je sais pouvoir compter sur le talent de vos dessinateurs et coloristes pour escamoter ces stigmates de l'âge.

Quant aux bagarres, aux uppercuts et autres horions donnés et reçus, aux balles sifflant autour de ma tête, franchement, ce n'était pas pour me déplaire : vous n'ignorez pas quelle pugnacité se cache derrière mon sourire gentiment gouailleur et que j'ai toujours trouvé long le temps où il n'y avait pas quelque despérado à traquer pour le remettre entre les mains d'un shérif.

Dans un domaine plus intime, si j'estime parfois que la compagnie de mon bon Jolly Jumper – dont la fidélité et le dévouement ne cessent de m'émouvoir – ne suffit

malheureusement pas à mon épanouissement affectif et sexuel, comme je n'ai pas encore rencontré la femme qui pourrait me donner le goût de fonder un foyer, supporter mon caractère ombrageux et me faire des plum-cakes aussi délicieux que ceux de ma maman, je n'envisage pas, pour le moment, de convoler. J'espère d'ailleurs que vous n'avez jamais imaginé le scénario de Lucky Luke épousant une institutrice douce et méritante et devenant un notable (chapeau haut-de-forme, redingote, montre de gousset en argent et tout le reste...) dans quelque petite ville en bois du Far West.

Dans ces conditions, vous comprendrez, cher monsieur Goscinny, qu'il a fallu rien de moins qu'une nécessité intraitable pour me faire abandonner une carrière exaltante qui m'a valu une célébrité en passe d'éclipser celle de Buffalo Bill... tandis qu'elle vous procurait de confortables revenus (ce qui ne gâte rien). Elle a commencé à se manifester, cette nécessité, un soir où, pour ne pas perdre la main, je m'exerçais à tirer sur mon ombre, un peu comme un boxeur pratiquant le *shadow boxing*. En dégainant pour la troisième fois, j'ai senti une douleur fulgurante partie de mon coude irradier jusqu'au bout de mes doigts, douleur qui a failli me faire lâcher mon revolver. Ma première pensée – nous sommes tous plus ou moins superstitieux, dans l'Ouest – fut que le tireur réputé plus rapide que son ombre avait soudain perdu par rapport à celle-ci quelques millièmes de secondes et qu'elle se vengeait de tant d'années d'humiliation. Ensuite, plus réaliste, j'ai décidé d'en rester là pour ce débat avec elle et, ayant massé mon bras entier avec le baume « Vieux Sachem », d'attendre qu'il produise l'effet promis par sa réputation.

Mais aucun baume, aucun cataplasme, aucune friction, n'a pu empêcher la douleur de survenir de plus en plus souvent. J'ai finalement soumis mon cas à un vieux médecin de l'Oklahoma tenu pour le spécialiste de ce genre d'affection et que les plus fins tireurs sont nombreux à consulter (de préférence en catimini). Son diagnostic fut décourageant :

« Vous souffrez du *colt elbow* ; cette pathologie fait des ravages dans nos contrées depuis l'introduction du « six-coups », mais le public n'en a pas encore pris conscience, parce que ceux qui en sont atteints portent généralement leur bras en écharpe pour faire croire à une blessure. Ils trouvent cela plus glorieux. Je ne connais qu'un remède : aucun effort de cette articulation pendant trois mois (vous trouverez bien une âme compatissante pour couper votre beefsteak). Ensuite, il faudra la ménager pour éviter les rechutes : plus de bagarres ni de fusillades avec les mauvais garçons. Vous utiliserez la persuasion. » *J'aimerais les voir, lui et sa persuasion, face à un outlaw endurci du calibre de Joe Dalton !*

Il a ajouté, en me reconduisant à la porte :

« Si vous décidez de demander une pension d'invalidité pour cette affection, revenez me voir ; je vous ferai un certificat médical convaincant et je peux vous indiquer un avocat très efficace. »

Rassurez-vous, cher monsieur Goscinny, je ne veux pas vous extorquer un *cent* de pension d'invalidité. Mais quel scénario pourriez-vous désormais concevoir pour un Lucky Luke à qui est interdit l'usage du seul argument persuasif contre les malandrins : le revolver Colt modèle 1873 ?

Veuillez agréer l'expression de ma sympathie navrée,

LL

MARIAGE : C'EST LE MOMENT DE FAIRE GAFFE

— Tu n'oublies pas, Tounet chéri, qu'il ne reste plus qu'une petite semaine jusqu'à notre mariage ?

— Non, mon cœur, je ne pense qu'à cela. Et, tu sais, je fais tout mon possible pour que ce grand jour reste inoubliable.

— J'en suis sûre, mon Tounet... Au fait, tu dois commencer à avoir une idée plus précise du nombre que nous serons, à force d'enregistrer les réponses à nos invitations ?

— Oh ! C'est encore vague : il faut trier, classer, voir qui vient seulement au vin d'honneur et qui sera de la fête du soir. Cela prend du temps, tu comprends. Et puis tu n'as pas idée comme le tri du courrier est une tâche épuisante. Mais j'y travaille, mon cœur, j'y travaille !

— Comme tu es courageux ! Crois-tu que nous verrons beaucoup de nos anciens collègues ? Par exemple, je me demande si M. Prunelle viendra. Tu te rappelles ? Il avait son bureau près du tien.

— Celui-là... Je n'ai pas oublié le rapport assassin qu'il a fait un jour sur moi : « Incompétence notoire, productivité négative, initiatives calamiteuses... » Tout ça parce qu'il considérait que je lui avais fait rater la signature d'un contrat.

— C'est pas Dieu possible !

— Pourtant, au fond, il n'est pas mauvais Prunelle, mais c'est un conformiste invétéré : il ne peut pas supporter qu'on soit différent ni qu'on trouble un tant soit peu sa routine.

— C'est vrai qu'il a toujours brimé ta créativité. Heureusement qu'avec ta force intérieure... Un mot à propos de ta voiture : tu es sûr qu'elle nous emmènera jusqu'à la mairie ?

— Mais cela ne fait aucun doute, mon trésor ! Qu'est-ce qui te fait craindre le contraire ?

— C'est qu'en revenant de chez ta tante Hortense, il y a trois semaines, elle a flanché dans la première côte.

— Panne d'embrayage ! Ça ne prévient pas, mais quand on a changé la pièce, on est tranquille pour longtemps.

— Huit jours plus tard, elle a bloqué au bout de deux kilomètres sur l'autoroute.

— Il n'y avait plus d'huile. Jules avait oublié d'en remettre quand il me l'avait empruntée pour sa virée en Allemagne. Mais ne t'en fais pas : j'y verserai un bidon avant de partir et j'en aurai un autre en réserve.

— Et samedi matin, rappelle-toi, elle a tout bonnement refusé de démarrer, même à la manivelle.

— Elle n'aime pas les nuits froides et humides ; surtout quand le brouillard persiste pendant la matinée. Mais vers midi, tu te souviens, elle est partie au premier coup de démarreur. D'ailleurs je ne peux pas la croire capable de nous laisser en plan un jour pareil. Surtout que je suis en train de la *customiser* généreusement pour accentuer sa ressemblance avec une Rolls. Elle va épater !

— Pour la ligne, je te fais confiance. Mais es-tu certain qu'elle pourra s'arrêter au bas de la rue Raymond-la-Science, qui est si raide ?

— Tu n'as pas à t'inquiéter : je viens d'inventer pour elle un frein de dernier recours qui la cloue sur place. Et puis si tu as encore besoin d'être rassurée, j'ai de quoi renforcer les pare-chocs grâce à Ernest qui travaille dans les autos tamponneuses.

— Ce que j'admire chez toi, c'est que tu as une foule d'idées et que tu trouves toutes sortes de trucs ingénieux pour les réaliser. Comme l'immense pièce montée en forme de Tour Eiffel, qui sera

livrée en kit pour faciliter le transport... Tu as trouvé quelqu'un pour la reconstruire ?

— C'est Gustave Cafouilloux qui s'en chargera avec l'aide de Luc Bouzille, le cousin de Jules. Tout se passera bien : Joachim de Montalenvers leur a préparé une notice d'assemblage.

— Comme ce sera beau ! Et à onze heures du soir, le clou de la soirée : ton feu d'artifice.

— ...Avec un système révolutionnaire de guidage des trajectoires qui permettra de tracer à volonté des figures dans le ciel. Celui qui gèrera cette nouveauté pyrotechnique, c'est un vieux copain à qui je me fie comme à moi-même : Bertrand Labévue. Crois-moi, mon cœur, ça va décoiffer !

— Je suis impatiente d'admirer ce spectacle. Mais, vois-tu, il me tarde encore plus d'entendre cette question que j'attends depuis un quart de siècle : « Jeanne Eulalie Félicité Coucourdon, voulez-vous prendre pour époux Gaston Justin Arsène Lagaffe ici présent ? »

— Que veux-tu, mon amour, il est des décisions que l'on ne doit pas prendre à la légère ; celle de fonder un foyer en est une. Tant de jeunes étourdis s'engagent sur un coup de foudre, sans même se demander si leur amour résistera à la banalité du quotidien !

— Oh ! Mon Tounet, avec toi, je ne crains pas la banalité du quotidien !

— N'empêche ; il faut de la maturité pour réussir sa vie conjugale. Ma grand-mère qui était une personne de bon sens disait : « Mariage plus vieux, mariage heureux. »

— Quand je te vois aussi raisonnable, cela me fait peur. Promets-moi qu'une fois marié, tu ne deviendras pas sérieux, important, toujours préoccupé comme M. De Mesmaeker !